

2 Arthème Fayard (1866-1936), le deuxième du nom, a construit une maison dans laquelle il a, en innovant dans les collections populaires et les journaux, publié la plupart des grands auteurs de son époque. Ses collections d'histoire ont constitué un fonds que ses successeurs ont eu à cœur de poursuivre. Avec talent et persévérance, il a dirigé la plus vaste et la plus féconde entreprise de vulgarisation. Deuxième portrait après celui de Gaston Gallimard publié la semaine dernière.

DOUZE EDITEURS DANS LE SIECLE

ARTHÈME LE GRAND

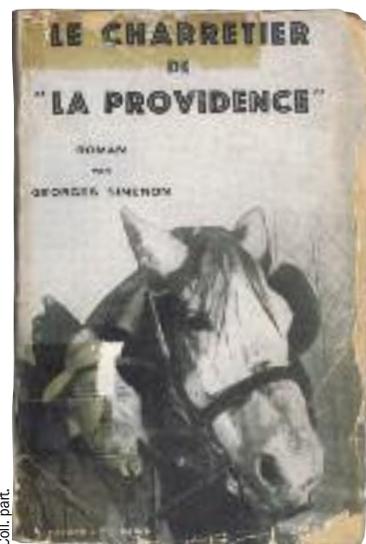
Jean-François Fayard (1836-1895), le fondateur de la maison en 1857, se faisait appeler Arthème Fayard. Mais c'est avec son fils, Joseph-Arthème, né le 7 mai 1866, qui se fait connaître sous le nom d'Arthème, que la maison a acquis ses lettres de noblesse¹.

D'origine auvergnate, Arthème I^{er} s'est imposé par la vente de romans en livraisons et de journaux à 10 centimes. Il a trois enfants, Joseph-Arthème, Georges-Octave et Jeanne-Blanche. Sa mort, alors qu'il n'a pas soixante ans, provoque peu de commentaires dans la presse. Pourtant, malgré deux faillites successives, il laisse à ses héritiers une entreprise saine.

Après des études au lycée Louis-le-Grand, avec comme condisciple Léon Daudet, Joseph-Arthème part en Allemagne pour apprendre la langue et, après son service militaire, entre à vingt-trois ans dans la maison familiale, installée depuis 1878 boulevard Saint-Michel. Un jour, avant même d'en parler à son père, il se présente chez Alphonse Daudet pour lui proposer de l'éditer en fascicules à 5 centimes : ce sera son premier succès d'éditeur. En 1894, son père l'associe dans une société en nom collectif, A. Fayard et Fils, dans laquelle il fait entrer son second fils en mai 1895. A son décès, la raison sociale devient Fayard Frères, mais c'est manifestement l'aîné qui dirige. En 1896, ils rachètent le fonds de l'éditeur Edouard Dentu, qui vient d'être mis en faillite, puis lancent la « Bibliothèque de la Vie populaire » à 10 centimes. Très vite ils mélangent auteurs populaires et auteurs littéraires. Il semble que dès 1900 leur association connaisse des difficultés car, d'après les rumeurs, Georges-Octave aurait prélevé de l'argent dans la caisse et, en juin 1901, l'entreprise est dissoute. Georges-Octave rachète le fonds de la « Librairie d'éducation de la jeunesse », et publie sous son nom, mais fait faillite en mars 1904.



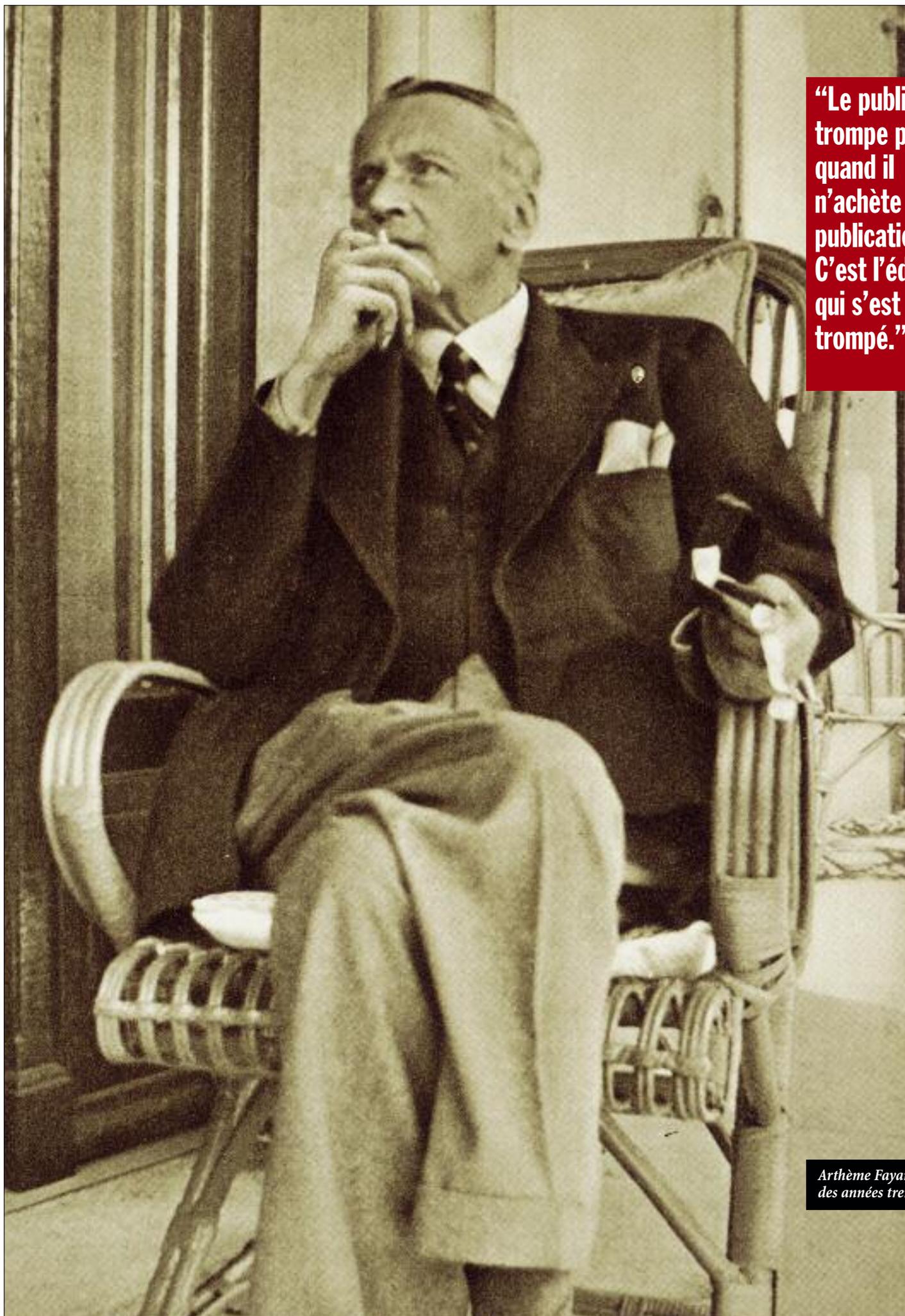
La série des « Fantômas » de Marcel Allain et Pierre Souvestre : 32 volumes entre 1911 et 1913 avec des couvertures illustrées par Gino Starace.



L'une des premières enquêtes du commissaire Maigret publiée en 1931. Simenon ne prend plus de pseudonyme.

Joseph-Arthème a repris seul la maison familiale à laquelle il redonne le nom de Librairie Arthème Fayard. Il crée de nouveaux journaux, *Le Plaisir*, un bimensuel illustré « parisien, littéraire, artistique, théâtral, mondain, satirique » puis un hebdomadaire *Lectures romanesques*, un mensuel *Touche à tout*, et *Le Nouveau Magazine*. Dans le prolongement de *La Caricature* repris en 1897, il crée *L'Indiscret* en 1902. Pour son public féminin, il lance une revue de mode féminine *Madame*, puis en 1904 *Lectures de la femme*. Pour la jeunesse, ce sont *La Jeunesse illustrée* et *Les Belles Images* sur le modèle des images d'Épinal. Enfin en 1908, il reprend l'hebdomadaire illustré *Diabolo-Journal*.

Une révolution. Arthème II va très vite lancer des collections populaires. Il a raconté comment il a eu l'idée de sa première collection, la « Modern-Bibliothèque » : « Les œuvres des écrivains littéraires comme Maurice Barrès, Marcel Prévost, Paul Bourget, bref les gloires de l'époque, paraissaient en volumes qui coûtaient trois francs cinquante-or. Le grand public ne pouvait les acheter. [...] Mon projet était de publier les écrivains littéraires en volumes à dix-neuf sous, mais je voulais que ces volumes fussent de vrais livres, élégants et illustrés². » Elle est lancée en janvier 1904 à raison d'un volume par mois, illustré par de grands artistes comme Steinlen ou Carlègle. Sur le principe qu'adoptera le poche cinquante ans après, il baisse les droits des auteurs qui se rattrapent sur la quantité, certains volumes étant tirés tout de suite à 100000 ou 200000 exemplaires. Le succès immédiat est salué par la critique comme une révolution³ à un moment où l'on parle beaucoup de « Crise du livre⁴ » et en particulier du format courant à 3,50 francs. D'abord critiquée par ses confrères, la collection est vite imitée. En mai 1905, il lance une seconde collection mensuelle qui accueillera cette fois les grands romanciers populaires : « Le Livre populaire »



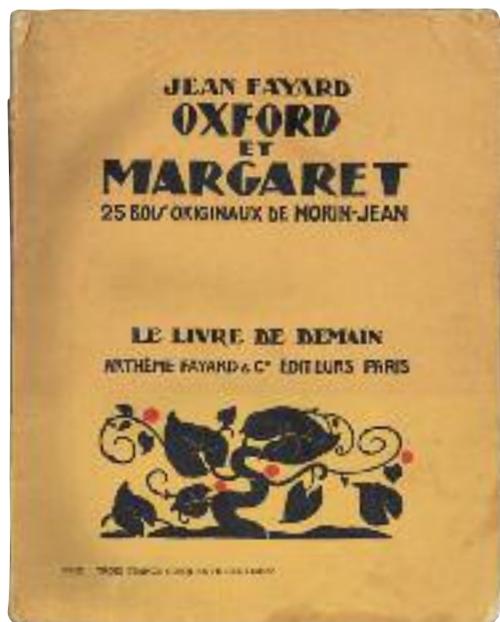
“Le public ne se trompe pas quand il n’achète pas une publication. C’est l’éditeur qui s’est trompé.”

Arthème Fayard au début des années trente.



Coll. part.

La « Modern-Bibliothèque » à 95 centimes, première collection populaire créée en 1904.



Coll. part.

« Le Livre de demain », la célèbre collection illustrée lancée en 1923.

à 65 centimes. On y trouve Alexandre Dumas, Michel Zévaco, Paul Féval ou Emile Gaboriau. Elles sont très différentes dans la présentation, l'une illustrée sur un papier de qualité, l'autre avec des couvertures accrocheuses et un papier quelconque. Les tirages peuvent commencer à 30000 ou 40000 exemplaires, et atteindre les 100000 : *La porteuse de pain* dépassera le million d'exemplaires; il faudra attendre « Le Livre de poche » dans les années cinquante pour connaître de tels records.

En 1910, il crée la collection « Modern Théâtre » pour publier des auteurs contemporains comme Henri Bernstein, Georges Courteline ou Robert de Flers et, en 1913, la collection « Les Meilleurs Livres » reprend des classiques vendus en fascicules à 10 centimes : il veut que tous les écoliers puissent posséder leurs livres. 60 volumes sont mis en vente en même temps : Racine, Corneille, Voltaire, Rousseau, Balzac,

Stendhal ou Dickens sont ainsi mis à la portée de toutes les bourses avec une courte présentation biographique et bibliographique.

5 millions de Fantômas. Il va également s'illustrer dans le roman policier en publiant une collection de romans policiers historiques, les aventures de Cartouche. Mais c'est en 1911 qu'il lance à grand renfort de publicité, notamment dans le métro, la série des Fantômas de Marcel Allain et Pierre Souvestre qui comprendra 32 volumes jusqu'à 1913. Les couvertures sont illustrées par Gino Starace⁵ qui réalisait celles du « Livre populaire ». C'est un véritable triomphe : plus de 150000 exemplaires de chaque titre sont vendus (plus de 5 millions en tout!).

En 1914, Arthème II voit partir au combat certains de ses collaborateurs dont son gendre. Son ami, l'éditeur Pierre Lafitte, lui demande de diriger le quotidien *Excelsior*, fondé en 1910, qui a des difficultés financières. Il va s'en occuper jusqu'en juillet 1916, le quittant parce qu'on lui reproche ses idées politiques trop à droite. Pendant cette période, il a progressivement recommencé à publier, avec la collection « Les Maîtres du roman populaire » en 1915, mais aussi des publications sur la guerre : un nouvel hebdomadaire, *Sur le vif*, photos et croquis de guerre, des ouvrages plus politiques de René Benjamin, Léon Daudet, Jacques Bainville ou Louis Bertrand et des romans de circonstance. Celui de René Benjamin, *Les soldats de la guerre*. *Gaspard*, obtient le prix Goncourt en 1915.

Arthème II a eu trois enfants, Suzanne, née d'un premier mariage, Jean (1902-1978) et Yvonne. En 1907, il déménage dans le 14^e arrondissement au 18-20, rue du Saint-Gothard et en 1912 transforme la maison en société en nom collectif, Arthème Fayard et C^{ie} avec Fernand Brouty (1885-1973), fils du directeur du Crédit lyonnais, qui va épouser sa fille aînée l'année suivante, et Lucien Tisserand (1865-1951), directeur commercial et chef de fabrication, entré dans la maison à quatorze ans en 1879. Admiré par ses collaborateurs, qui entre eux l'appellent toujours « le patron⁶ », il est décrit comme un homme de haute taille, d'abord un peu froid mais vite adouci, les yeux bleus un peu moqueurs, farouchement indépendant, loyal et aimant la vie, grand marcheur et brillant cavalier. Un caractère affirmé avec son franc-parler, qui aime recevoir, et notamment dans la maison qu'il a achetée en Normandie, à Pinterville, alors qu'il est Parisien dans l'âme. Sa femme Louise le seconde, et joue un grand rôle dans sa carrière.

«**Et quel métier idiot!**» Il aime à dire que « *le public ne se trompe pas quand il n'achète pas une publication. C'est l'éditeur qui s'est trompé⁷* » ou encore que « *ce serait trop beau, si l'on réussissait à tout coup. Et quel métier idiot!* ». Il se souviendra de la chance qu'il a eue de pouvoir, jeune éditeur, « *essayer des choses, sans être arrêté par une malchance* » et d'avoir pu ainsi se renouveler et grandir⁸. Même arrivé à la prospérité, il ne cessera pas d'essayer.

Admiré par ses collaborateurs, qui entre eux l'appellent toujours «le patron», c'est un homme de haute taille, d'abord un peu froid mais vite adouci, les yeux bleus un peu moqueurs, farouchement indépendant, loyal et aimant la vie, grand marcheur et brillant cavalier.

Après la guerre, il lance très vite de nouvelles collections. En juin 1921, « Les Œuvres libres » proposent mensuellement, sous la direction de l'écrivain Henri Duvernois, plusieurs nouvelles, récits ou pièces de théâtre inédits en un volume. Il se veut ainsi plus littéraire et attire des auteurs comme Proust qui donne, contre l'avis de Gallimard, un extrait de *Sodome et Gomorrhe*. En février 1923, avec la collection « Le Livre de demain », il innove encore en proposant des rééditions d'œuvres d'auteurs contemporains illustrées de gravures sur bois. Il profite de la vogue des collections pour bibliophiles mais en publiant des volumes à 2,50 francs. La couverture jaune est vite célèbre et il utilise des graveurs contemporains en vogue comme Jean Lébédoff ou Hermann-Paul. On y trouve des livres de Colette, Mauriac ou Gide qui atteindront des tirages moyens de 80000 exemplaires avec des succès à près de 150000.

Outre ces rééditions, Arthème II a ses propres auteurs, Octave Aubry, René Benjamin, Louis Bertrand ou Alexandre Arnoux, et publie aussi son fils, Jean, qui travaille dans la maison depuis 1923, et y donne récits et romans à partir de 1924. *Mal d'amour*, en 1931, obtient le prix Goncourt alors que Saint-Exupéry est favori avec *Vol de nuit*. Cela ne manque pas de créer une polémique sur l'indépendance des jurés dont plusieurs sont des auteurs Fayard.

C'est dans le domaine de l'histoire qu'Arthème II va se faire une nouvelle réputation. En 1924, il lance les « Grandes Etudes historiques », dirigée par Pierre Gaxotte, avec une *Histoire de France* de Jacques Bainville. Il y publie, outre des ouvrages historiques, de grandes biographies avec des tirages entre 8000 et 15000 exemplaires. C'est une collection très appréciée du public, même si les auteurs sont surtout connus comme journalistes, ou pour leurs convictions politiques de droite, voire monarchistes et les liens que la plupart d'entre eux entretiennent avec l'Action française.

La même année il lance *Candide*, « hebdomadaire parisien et littéraire », qui apparaît aujourd'hui comme le reflet de son époque. On dira que c'était « l'enfant préféré » de l'éditeur. Dirigé par Pierre Gaxotte, il soutient des écrivains comme Maurice Barrès ou Charles Maurras, mais se veut avant tout informatif et littéraire. On y trouve d'ailleurs des critiques de gauche comme Benjamin Crémieux et Albert Thibaudet. Le succès est au rendez-vous puisqu'il dépassera, dans ses meilleures années, les 300 000 exemplaires. *Gringoire* aux Editions de France ou *Marianne* chez Gallimard, suivront ce modèle, chacun dans leur genre.

Ses journaux pour enfants, *Les Belles Images* et *La Jeunesse illustrée* fusionneront en 1935, mais il lance, dès 1927, un nouvel hebdomadaire, *L'Aventure*, qui sera remplacé deux ans plus tard par *Ric et Rac* du nom de deux chiens dessinés par Pol-Rab.



Arthème Fayard (à gauche) avec son gendre Fernand Brouty (à droite).

De grands écrivains français et étrangers et les meilleurs humoristes y collaboreront.

“Je suis partout”. En 1930, Arthème II crée un nouveau journal, politique cette fois, *Je suis partout* « grand hebdomadaire de la vie mondiale ». Avec des journalistes comme Claude Jeantet, Lucien Rebatet ou Pierre-Antoine Cousteau, il ne cache pas ses inquiétudes face à la montée du national-socialisme en Allemagne mais aussi sa fascination pour l'Italie fasciste de Mussolini. Sa dérive, autant sans doute que le succès mitigé qu'il rencontre, conduira l'éditeur à le revendre, quelques mois avant sa mort, à Brasillach, Rebatet et Cousteau.

Il poursuit ses tentatives vers le grand public en créant notamment plusieurs collections de romans sentimentaux, dont « Jeunes femmes, jeunes filles » en 1929, et lance « L'Aventure » en 1930 mais aussi des romans scouts, des livres d'espionnage et des romans sportifs. C'est une fois encore grâce au policier qu'il va connaître le succès avec Georges Simenon publié, à partir de 1927, dans ses collections populaires sous les noms de Christian Brulls ou Georges Sim. Avec la série des Maigret dès 1931, vingt-deux titres à un rythme mensuel, qui dépassent les 40000 exemplaires chacun, Simenon, cette fois sous son véritable nom et dans sa propre collection, suscite l'engouement. Mais il acquiert aussi son indépendance et n'hésite pas à quitter son éditeur dont il dira qu'il l'a exploité en l'obligeant à écrire toujours plus⁹.

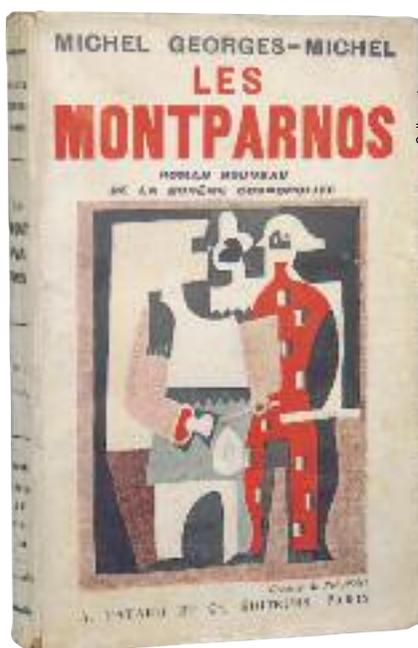
Malade, Arthème Fayard fait de nombreuses cures à Vittel. Il meurt le 20 novembre 1936 après deux ans de souffrances alors que, dit-on, à près de soixante-dix ans, il préparait un journal quotidien. Sa mémoire

est unanimement saluée en particulier par des auteurs avec lesquels il entretenait de forts liens d'amitié. « Arthème Fayard est l'un des hommes les plus intelligents auprès desquels j'ai eu le privilège de vivre et, dans son domaine particulier de l'Édition littéraire, l'un des plus inventifs », dit Georges Lecomte¹⁰. Il est présenté comme un créateur ayant renouvelé la librairie et le journalisme français : « Il a le génie de la diffusion intelligente » dit Léon Daudet¹¹ qui ajoute : « Il

est peu d'écrivains contemporains qui ne doivent quelque chose à Fayard¹². »

Cédée à Hachette. Son fils et son gendre lui succèdent mais doivent, en 1956, nommer un directeur général, Gabriel Forest et deux ans plus tard céder la maison à Hachette. Quatre dirigeants se succèdent à partir de 1962, Maurice Dumoncel, Guy Schoeller, Charles Orenge et Alex Grall, jusqu'à ce qu'en 1980 arrive Claude Durand, digne successeur de celui qu'il appelle lui-même Arthème le Grand¹³, qui a fait de Fayard, au sein du groupe Hachette, une des maisons les plus dynamiques de la fin du siècle.

PASCAL FOUCHÉ



Un « roman nouveau » publié en 1924 avec Picasso en couverture.

La semaine prochaine : Albin Michel

1. Ce portrait doit beaucoup à la thèse de Sophie Grandjean-Hogg, « L'Évolution de la Librairie Arthème Fayard (1857-1936) », université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 1996, qui a comblé toutes les lacunes sur l'histoire de la maison. Elle a bien voulu m'ouvrir sa documentation, ce dont je la remercie.
2. *Histoire de la Librairie Arthème Fayard*, plaquette réalisée par des collaborateurs de la maison à la fin des années cinquante.
3. Voir notamment Arnould Galopin, « Une révolution dans le livre », *Le Journal*, 11 février 1904.
4. Henri Baillièvre, *La Crise du livre*, Librairie J.-B. Baillièvre et Fils, 1904.
5. Voir Alfu, Patrice Caillot et François Ducos, *Gino Starace. L'illustrateur de « Fantômas »*, Encrage, 1987, qui reproduit les couvertures de la série.
6. *Arthème Fayard*, recueil d'hommage publié deux ans après la mort de l'éditeur avec des témoignages d'auteurs et de collaborateurs, p. 29.
7. *Ibid.*, p. 6.
8. *Ibid.*, p. 31.
9. Pierre Assouline, *Simenon*, Julliard, 1992, p. 381.
10. *Arthème Fayard*, *op.cit.*, p. 19.
11. *Ibid.*, p. 10.
12. *Ibid.*, p. 24.
13. Claude Durand, « Un éditeur de littérature générale : Arthème Fayard (1857-1999) » in *Une voix qui manque. Ecrits en mémoire de Jean Gattégno*, Fayard, 1999, pp.107-119.